

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 24, AV. DUQUESNE, PARIS 7^e - 01 53 69 00 25**ÉDITORIAL**

« A présent que la lumière de la Victoire commence à dorer l'horizon, on sent une immense aspiration vers un avenir meilleur ». Ainsi s'exprimait le Général de Gaulle dans un de ses discours peu de jours après avoir retrouvé le sol de notre Patrie.

Mais il faudra encore de longs mois de souffrances, de larmes et le sacrifice de nombreuses vies pour que la France renaisse après l'avilissement et l'asservissement qui l'assaillaient depuis quatre années. Le premier souffle de Liberté lui fut apporté par des milliers de soldats alliés qui débarquèrent sur nos plages normandes, écrivant le 6 juin 1944 une grande page de l'Histoire du monde.

L'ADIR se devait d'être présente à la commémoration qui, le 6 juin dernier à Arromanches, leur rendait hommage au cours d'une grandiose et exceptionnelle célébration.

Les médias ont parfaitement retransmis toutes les images de cette remarquable évocation du Jour le plus long et sur ce que fut la lutte de tous ceux qui participèrent alors à la défense des libertés.

La présence d'un nombre important de vétérans venus de tous les coins du monde était impressionnante et extrêmement émouvante.

Jacqueline Fleury

(suite p. 3)



6 JUIN
1944-2004

Le 6 juin 1944 pour nous toutes en prison, dans un camp ou encore libres, fut un jour de grande espérance.

Soixante ans après, nous sommes encore quelques-unes à pouvoir évoquer le débarquement si ardemment attendu. C'est le temps de se rappeler les soldats tombés, ceux de la France Libre, ceux de la métropole et de notre empire d'alors et aussi les soldats alliés Américains, Britanniques et encore les Australiens, Canadiens, ceux venus d'Afrique et d'Asie. Caen détruit, Oradour brûlé, bien d'autres encore... Tous les civils martyrisés !

40P 4616



Arromanches. Arrivée des vétérans ayant participé au débarquement.

C'est le temps aussi d'évoquer nos compagnes de camp mortes sans avoir connu cette grande espérance, celles qui n'ont pas survécu.

Ce 6 juin 2004, figuraient parmi les cinq mille invités à la cérémonie internationale à Arromanches les présidents des associations d'anciens résistants et d'anciens déportés, avec d'autres vétérans et personnalités. Ce fut un moment très émouvant et Jacqueline Fleury vous en parle dans l'édito. D'autres de l'ADIR avaient été invitées à la rencontre finale, où le président de la République Jacques Chirac, face aux

(suite p. 3)

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 18 MARS 2004 (suite)

« *Du lycée
aux marches de la mort* »

par FRANÇOIS PERROT

JACQUELINE FLEURY présente notre intervenant.

Je crois que beaucoup d'entre vous connaissent bien M. François Perrot, mais peu connaissent son parcours de résistant et de déporté. En octobre 1940 il est élève au Lycée de Gap et constitue un noyau de résistants faisant de la propagande en faveur de la France Libre. En mars 1941 il est arrêté pour une première fois à Marseille pour avoir tenté de rejoindre la France Libre. Puis à Paris de 1942 à 1943, au Lycée Henri IV et à Sciences-Po, il est responsable du Front National Etudiant. Arrêté il connaîtra alors la prison de Fresnes, de Compiègne, avant d'être déporté à Buchenwald. Nous l'écoutons.

Applaudissements

FRANÇOIS PERROT

Mesdames, chères Amies,

Lorsque votre Présidente m'a proposé de m'adresser à vous à l'occasion de votre assemblée générale, j'ai été à la fois surpris et honoré par cette demande. Certes, je suis un fidèle participant à cette rencontre annuelle, je suis également membre des Amis de l'ADIR, tant j'éprouve de sympathie pour vous toutes.

Cette sympathie est faite d'une véritable et sincère admiration ! Pourquoi ? Tout simplement parce que, bien avant que cela soit devenu une mode, poussée parfois jusqu'à la caricature,

vous avez prouvé d'une manière particulièrement flagrante, dans la Résistance d'abord, dans l'abject univers concentrationnaire ensuite, que l'égalité entre les femmes et les hommes était bien une réalité.

Mais, de là à tenter de vous intéresser en vous confiant mes souvenirs il y a un grand pas, d'autant plus que je n'ai pas le talent de beaucoup de ceux qui m'ont précédé à cette tribune. En outre, mon parcours pendant la dernière guerre n'a rien de très original, ni de très héroïque, si ce n'est par sa précoce à l'automne de 1940 et par son terrible aboutissement au printemps de 1945. Enfin ! chose promise, chose due et je compte sur votre bienveillance, comme vous pouvez compter sur mon affection.

Comment commencer ce simple témoignage sans rendre hommage à votre ancienne présidente, votre Geneviève, qui est aussi un peu la nôtre et qui reste pour nous tous un grand et inoubliable exemple.

Quand Jacqueline Fleury, qui assume magnifiquement l'héritage, m'a demandé si ma communication aurait un titre, je lui ai répondu spontanément : « *du lycée aux marches de la mort* ».

Pourquoi le lycée ? Tout simplement, parce que c'est là que tout a débuté, ou plutôt que les choses ont commencé modestement à se concrétiser, à se cristalliser aurait dit Stendhal. Mais l'étinçelle avait jailli le 18 juin 1940.



Il faut peut-être dire d'abord qu'après des années passées en province, essentiellement dans l'Est : en Alsace où je suis né, puis en Franche-Comté, au gré des mutations de mon forestier de père, je me suis trouvé à Paris en 1937. Peut-être, le froid rigoureux de l'est était-il une bonne préparation aux longs hivers de la Thuringe ! ...

Déjà, l'Histoire était ma passion, avec la géographie et je négligeais pas mal d'autres disciplines, notamment scientifiques. Je m'intéressais tout particulièrement à l'Allemagne (bien avant que celle-ci ne s'intéresse à moi !).

Je lisais « *Mein Kampf* » et aussi un livre extraordinaire « *Hitler m'a dit* », d'Hermann Rauschnig, un familier du Führer qui se rendant compte qu'il était fou, était parti en Suisse écrire son livre.

En homme de l'Est, l'allemand fut la première langue que j'étudiai. L'Allemagne était donc mon principal sujet d'intérêt, avec l'Histoire de France bien sûr, d'autant plus que, dans les provinces de l'Est, beaucoup de souvenirs étaient présents partout, non seulement de la Première Guerre mondiale, mais aussi de celle de 1870-71. Les personnes âgées parlaient encore des Uhlans avec frayeur. Un jeune oncle de ma mère, vigneron, avait été caché dans un tonneau pour leur échapper. En outre, mon père, ses deux frères et leur beau-frère avaient fait la guerre de 1914-18. Ce dernier, gazé, était mort quelques années plus tard, l'un des

frères avait été blessé, un autre fait prisonnier, quant à mon père il avait traversé la guerre sans dommage. La baraka sans doute !

Tout cela avait donné : une Légion d'Honneur, deux médailles militaires et quatre Croix de Guerre !

Voilà l'ambiance dans laquelle j'ai grandi. Même s'ils ne racontaient pas « leur » guerre à longueur de temps, ce passé familial glorieux et cet environnement martial avaient fait de moi un patriote fervent. « L'amour de la Patrie explique tout. Une fois de plus l'éducation reçue par les enfants de l'après Grande Guerre se révèle décisive » (Jacques Chaban-Delmas).

Sur ces entrefaites, arrive septembre 1939. Mon père se souvenant des guerres précédentes décide de nous mettre à l'abri, ma mère, mes sœurs et moi et nous installons à Orléans, où je me retrouve en Math-Elem au lycée, en compagnie de nombreux Parisiens repliés, parmi lesquels le Proviseur de Janson et le futur Cardinal Lustiger.

Je dois vous dire que ma première réaction, en septembre, avait été de m'engager pour la durée de la guerre, de préférence dans l'Infanterie, ce qui me valut la réponse catégorique de mon père : « Passe d'abord ton bachot ! On verra après ! » En ce temps-là on obéissait à son père !...

Me voilà donc encore potache, un élève peu appliqué, s'intéressant avant tout à la guerre, à l'affût quotidien du

communiqué, consultant les cartes géographiques, se précipitant au sortir des cours vers le marchand de journaux de la rue Jeanne d'Arc afin de déchiffrer toutes les premières pages affichées.

Juin 1940

Arrive le beau et tragique mois de juin 40. Ma mère, mes sœurs et moi

empruntons le chemin de l'exode, en l'occurrence le chemin de fer par lequel l'un des derniers trains nous conduit d'Orléans à Cahors, où nous trouvons refuge dans la grande maison familiale d'amis de mes parents, dans le petit village de Laburgade dans le Lot. Quelques jours plus tard s'établit là un détachement de l'armée en déroute. →

6 juin (suite)

anciens résistants et anciens déportés, accueillait le chancelier allemand Gerhard Schröder.

Notre invitation précisait que nous devrions répondre éventuellement aux questions de journalistes français et allemands. Devions-nous accepter ? Logiquement, puisque nous souhaitions une alliance franco-allemande qui amène une période de 60 ans sans guerre ; mais il y avait une autre logique de la mémoire. Ce fut pour chacune un choix difficile, la réalité également au milieu de vétérans allemands.

Le président français évoqua longuement l'Europe ; le chancelier Gerhard Schröder ; dans sa réponse plus brève, sut reconnaître avec une émotion vraie la responsabilité allemande dans les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité faisant des millions de morts. Il termina par ces mots : « Ils ne

sont pas morts en vain car nous vivons aujourd'hui dans la liberté et la paix et nous leur en sommes reconnaissants. Nous promettons que nous n'oublierons jamais les victimes ! »

Suivit une étreinte des orateurs, puis un bain de foule pour les deux. Alors les enfants furent à l'honneur.

Et nous les anciennes déportées résistantes, invitées comme telles ? Nous avons tout au long des deux heures d'attente été heureusement assises, entourées avec une attention touchante par des jeunes prévenant. Mais avons-nous été saluées ou même reconnues ? Nous eussions préféré ne pas tenir seulement un rôle de figurantes.

Cependant, fort bien organisée, ce 6 juin 2004 fut une magnifique journée !

Denise Vernay

Le sentiment de reconnaissance fut particulièrement intense au moment où sont apparus en tête du défilé militaire les héros de 14 nations qui avaient participé au débarquement il y a 60 années.

* * *

En ce temps d'inquiétudes au spectacle permanent de crises qui naissent et s'éternisent sur notre planète, souhaitons que les jeunes – qui ont participé à la cérémonie ou par l'intermédiaire de leur téléviseur – aient saisi la valeur du message de courage et d'espoir que leur laisse l'exemple de tous ces combattants qui, tout en étant porteurs de Paix, avaient dû affronter un impitoyable adversaire pour que perdurent les Droits de l'Homme.

J. F.



Caen. De gauche à droite, on reconnaît Françoise Robin, Michèle Agniel, Denise Vernay, Anise Postel-Vinay, Annette Chalut et sa fille.

« Du lycée aux marches de la mort » (suite)

Je passe une bonne partie de mes journées auprès de ces soldats qui me racontent leurs aventures assez peu glorieuses et qui disposent d'un matériel radio. Cela nous permet d'entendre le 17 juin l'appel à la reddition d'un célèbre Maréchal et le 18 l'appel à la Résistance d'un Général inconnu. Immédiatement, instinctivement, mon choix se fait. Me voilà gaulliste instantané, résistant en puissance, grâce à mon patriotisme inné, viscéral.

Comme l'a dit André Frossard : « j'ai été un gaulliste *immédiat* » ou Marcel Jullian : « J'ai été un gaulliste *instinctif* ». « Ce fut, pour beaucoup, "le pari insensé de l'espérance" », comme l'a dit Madame Antoine au Mont-Valérien dimanche.

Me voilà donc gaulliste par la pensée, mais pas encore par l'action. En outre, la guerre est devenue un peu une confrontation entre Hitler et moi : je ne pouvais supporter l'idée du drapeau à croix gammée flottant sur la cathédrale de Strasbourg.

En septembre, ma famille se prépare à rentrer à Paris. Mais, tenant compte de mes sentiments et de mon impétuosité, mes parents préfèrent me laisser en zone dite libre car ils craignent mes réactions au contact des envahisseurs.

Avec tous ces événements, la deuxième partie du bac est passée à l'as et je me retrouve en Math-Elem, qui m'intéresse toujours aussi peu, au profit de l'esprit de Résistance qui m'anime. Dès la rentrée, je me lie avec un camarade, évacué de Lille, qui s'appelait Damien, et avec quelques lycéens du cru, externes ou pensionnaires. Dans ma chambre isolée, j'écoute la BBC et le lendemain je diffuse les nouvelles au lycée.

Premières actions Premiers tracts

Mon camarade Damiens a un bon coup de crayon. Il réalise deux modèles de papillons : l'un porte simplement les mots France Libre, Honneur Patrie encadrant une Croix de Lorraine, l'autre comporte une tête de mort ornée d'une mèche et d'une moustache hitlériennes ainsi que de tibias entrecroisés simulant une croix gammée, le tout couronné du mot Poison.

Quant à moi, je suis chargé, dans mon cabinet de toilette, de transférer ces deux images sur des rectangles de papier dont j'enduis le dos de gomme arabique. Les étiquettes autocollantes n'ont pas encore été inventées.

Avec Damiens, nous appartenons à la JEC locale et, à l'issue des réunions qui ont lieu le soir, nous nous répandons dans la ville où nous collons un peu partout nos papillons.

Les Hautes-Alpes, bien que situées en zone libre, bénéficiaient d'une commission d'armistice italienne qui occupait le principal hôtel de Gap, l'hôtel Lombard. A la nuit tombée, nous allions aussi roder de ce côté là et, tenant un couteau ouvert dans la main gauche, nous inscrivions à la craie sur les murs de l'hôtel : A bas Hitler, à bas Mussolini, vive la France Libre. Jamais un Italien n'est venu perturber la réalisation de nos tags, heureusement car je me demande bien ce que nos opinels auraient pu faire contre le moindre pistolet ! ...

D'autres fois, c'était le tour des murs de la Préfecture, tout près de la Banque de France, d'être ornés par nos soins. Petit à petit, nous nous enhardissions et la fabrication et la pose des papillons battaient leur plein. Je me souviens que nous discutions gravement entre nous du point de savoir si nous étions « Gaullistes » ou « de Gaullistes ». Puis nous avons baptisé notre petit groupe « Maillon d'Ornano », du nom du colonel FFL tué à Mourzouk.

Assez vite, nous prîmes conscience de notre faiblesse numérique qui n'allait pas de pair avec notre enthousiasme et notre soif de servir. Si bien que nous avons tenté de trouver des liaisons à l'extérieur du petit monde lycéen. Le nom de « maillon » que nous avions choisi montrait bien notre souhait de former avec d'autres une chaîne, un réseau...

Première tentative d'évasion

L'écoute de la BBC se poursuit. La lecture de « Temps Présent » nous réconforte. Au bout de quelques mois de ces actions de propagande, quatre d'entre nous, considérant que nous ne réussissions pas à nous lier à une organisation plus large et que notre action était insuffisante pour jouer un rôle

dans l'évolution de la guerre, décidèrent de tenter de rejoindre les FFL un beau jour de mars 1941, le 21, nous décidons de partir pour Marseille, en pensant que c'était plus simple que de passer par les Pyrénées.

Pour déjouer les recherches, nous avons pris le train en direction du Nord, vers Grenoble, et, à la première halte, en gare de Veynes, nous sommes descendus pour partir vers le Sud. Nous avions vidé nos livrets de Caisse d'épargne, mais nous n'étions pas très riches, si bien que nous nous sommes entassés à quatre dans une chambre d'un hôtel du Vieux Port, dont je vous laisse imaginer le confort.

Dès le lendemain matin commence la chasse aux tuyaux. L'un d'entre nous se rend même au Consulat des Etats-Unis, où il est éconduit. Washington reconnaît Vichy. Sur le port, dans les bistrots, pas la moindre piste. Au petit matin du 25 mars, la police nous coincide dans notre tanière, car le Lycée de Gap avait signalé notre disparition. Emmenés au Commissariat central de Marseille, dans l'ancien évêché, nous y sommes gardés 48 heures. Nous couchions par terre dans un bureau et les policiers, très corrects, nous apportaient des sandwiches. Après quoi nous fûmes reconduits à Gap, sous bonne garde. Interrogés à nouveau au Commissariat local, nous fûmes relâchés. Peu de temps après, un acte dit loi de Vichy décidait que toute tentative de rejoindre la « rébellion gaulliste » serait punie de prison...

En ce qui nous concerne, ce fut, le 1^{er} avril 1941, en notre absence, la condamnation par le Conseil de discipline réuni en séance extraordinaire à l'expulsion du lycée où « il n'était pas possible de garder ces mauvais élèves au lycée où leur présence créerait un foyer d'agitation politique ». Ce qui m'a le plus choqué dans cette décision c'est qu'elle a été prise à l'unanimité et que l'un de mes professeurs, membre de ce Conseil, était le fils de Charles Péguy, que j'admirais tant ! Je pense que ce fut la plus grande déception de ma jeunesse.

Mes parents informés, décidèrent « les choses étant ce qu'elles étaient » de me rapatrier à Paris. A la veille de notre tentative je leur avais d'ailleurs envoyé une carte interzones dans laquelle je leur indiquais en termes voisins qu'elles étaient mes intentions, tandis que j'avais laissé à mes hôtes gapençais une lettre les remerciant et

les informant en clair de mon intention de m'engager dans les FFL.

Me voici de retour à Paris que j'avais quitté en 1939. Il est inutile de préciser que tous ces événements n'ont pas favorisé mon cursus académique. A la rentrée d'octobre 1941, je me retrouve, toujours en terminale, mais à Henri IV cette fois.

Enfin, de vrais contacts

Peu soucieux de mes études, je persiste dans ma volonté, mon obsession, de résister à l'envahisseur. Mais il n'y avait pas de bureau de recrutement avec de belles affiches pour les réseaux et ces mouvements de Résistance. Ils étaient réservés à la LVF. Quoi qu'il en soit, je ne sais plus très bien dans quelles conditions, j'ai eu un contact avec le FNE, la branche étudiante du Front National de Lutte pour l'Indépendance de la France, qui n'avait évidemment rien de commun avec le FN d'aujourd'hui.

Comme l'a écrit Claire Andrieu « le FN n'était pas un mouvement comme les autres puisque son ouverture aux patriotes de toutes opinions ne dépassait pas l'échelon de la base, tandis que le sommet était tenu par le seul Parti Communiste ». Mais cela je ne l'ai appris qu'à mon retour en 1945. Assez rapidement, je devins le responsable du FNE à Henri IV. Et c'est, de nouveau, ce que j'appelle de l'agit-prop, c'est-à-dire essentiellement de la propagande, mais, cette fois, moins artisanale, plus organisée qu'à Gap avec des journaux et des tracts de plus en plus élaborés.

Et puis, il y a des manifestations :

– Un jour, avec d'autres groupes, nous perturbons à la Sorbonne la leçon inaugurale d'un certain Professeur Labroue à qui vient d'être attribuée une chaire d'Histoire juive. A grand renfort de boules puantes nous l'obligeons à lever la séance.

– Une autre fois, nous nous rendons à l'Institut d'Hygiène pour protester contre l'insuffisance des rations alimentaires.

– Un autre jour, nous nous promenons sur le boulevard Saint-Michel en arborant des fausses étoiles jaunes ornées des appellations les plus fantaisistes. Je ne me souviens plus si j'avais inscrit sur la mienne « catholique » ou « Franc-Comtois ».

Curieusement, nous passions au travers de tout cela, sans doute grâce à l'effet de surprise.

Plus sérieusement, nous avions des séances de secourisme (futur Docteur Schertok) et de maniement de pistolets (officier de réserve). Ces séances se passent 5 rue Vavin, dans l'appartement que nos parents, partis à Bar-le-Duc, nous ont laissé à ma sœur Jeanne et moi. Jeanne, élève au Lycée Fénelon, est aussi membre du FNE. Notre salle à manger est transformée en salle de réunion aussi bien pour les responsables d'Henri IV que pour celles de Fénelon.

En fin d'année scolaire, je finis par accéder au grade de bachelier et, à la rentrée suivante je m'inscris à la Fac de Droit et à Sciences-Po. Pendant les vacances j'effectue mon service civique rural en fabriquant du charbon de bois dans une forêt pas très loin de Colombey-les-deux-Eglises. A Sciences-

Elle me conseille, en outre, d'être prudent et de ne pas coucher chez moi. L'obligéant boulanger, qui possède une petite maison vétuste dans le XIV^e arrondissement, le long des voies ferrées qui partent de la gare Montparnasse, m'y conduit un soir et m'en confie la clef. Je m'y glisse dans des draps glacés et y passe toutes les nuits. Au matin, après m'être sanctifié au passage à Notre-Dame-des-Champs, je me rends soit Place du Panthéon, soit rue Saint-Guillaume, où j'apprécie tout particulièrement le cours d'André Siegfried, tout en poursuivant mes activités de propagandiste, en rongeant mon frein et en attendant mieux avec espoir.

Ainsi se déroulent les jours et les semaines.



Po, l'Agit-Prop recommence. Cela ne me satisfait toujours qu'à moitié, tant est grand mon désir d'en découdre avec l'ennemi les armes à la main.

Un beau jour, n'y tenant plus, je confie à mon boulanger de la rue Vavin, dont j'ai remarqué qu'il était gaulliste, mon souhait de rejoindre un maquis. Il m'obtient un rendez-vous auprès d'une de ses clientes, Germaine Peyrols, avocate, qui fut Vice-Présidente de l'Assemblée nationale après la guerre et qui était la mère de l'écrivain Gilles Perrault. Je lui rends visite dans son bel appartement de l'avenue de l'Observatoire. Elle me reçoit aimablement et me dit que les maquis sont encore à l'état embryonnaire et qu'il fait très froid ; nous sommes en février 1943. Elle me conseille de patienter et me promet de me faire signe le moment venu par l'intermédiaire de notre boulanger.

Puis, survient un événement apparemment banal. Mon chef, qui s'appelait Armande Kerhelle, dite Chantal, et qui était la responsable du secteur « Grandes écoles » du FNE me demande d'héberger pendant quelques jours deux camarades de passage à Paris avant de rejoindre un maquis. Bien entendu, j'accepte immédiatement ; d'abord c'est tout naturel, ensuite je me dis que j'aurai peut-être ainsi la possibilité de les accompagner vers un maquis. Ils s'installent donc rue Vavin où je reviens, ne serait-ce que pour ne pas laisser ma sœur seule avec eux.

Arrestations

Un beau soir – c'était le 19 mars 1943 – un coup de sonnette retentit. Trois hommes en manteau de cuir et chapeau mou s'encadrent pistolet au poing dans

la porte que je viens d'ouvrir. Ils me repoussent, referment la porte, font le simulacre d'arrêter les deux traîtres, nous enferment ma sœur et moi dans une pièce et tendent une souricière. En effet, ce soir là devait avoir lieu une réunion du petit groupe Fénelon auquel appartenait ma sœur. Lorsque toutes les participantes furent arrivées, tout le monde fut embarqué dans des traction-avant noires. Quant à moi, menotté avec ma sœur, souvenir inoubliable – d'autant plus inoubliable qu'elle est morte depuis longtemps – je pris, nous prîmes, le chemin de la rue des Sausaies.

Ainsi se termine la partie modeste, mais un tant soit peu originale de ma participation à l'aventure multiforme de la Résistance de 1940 à 1943.

La suite est beaucoup plus classique, plus ou moins identique à ce qu'ont vécu tous les internés, tous les déportés, hommes et femmes, un parcours que vous connaissez toutes. C'est pourquoi, je n'ai pas l'intention de vous en infliger un récit détaillé.

En résumé, pour moi, ce furent cinq mois à Fresnes, un mois à Royallieu, vingt mois à Buchenwald, puis l'évacuation vers Flossenbürg, puis de Flossenbürg, c'est-à-dire deux « marches de la mort ».

Fresnes

Commençons par la prison. Ce fut, pendant cinq mois, l'isolement dans une cellule de la 2^e division. Les journées étaient longues. J'en passais une bonne partie à marcher en long et en large dans cet étroit espace où j'ai parcouru des kilomètres, tout en réfléchissant et... en versifiant.

Mais les détenus sont ingénieux et parviennent à communiquer entre celles voisinnes et même entre les étages.

Chaque jour, le Kalfaktor distribuait un morceau de papier journal à l'usage que vous devinez. Auparavant, il servait de lecture, la seule lecture qui nous parvenait. J'en apprenais le texte par cœur à titre d'exercice.

A l'aide d'un crayon trouvé sous la plinthe, j'ai aussi écrit une sorte d'ode en cent alexandrins que j'avais inscrite sur le mur de la cellule. Je l'ai complètement oubliée. Je me souviens seule-

ment de deux vers dans lesquels Mourzouk rimait avec felouque. L'idée était que Koenig gagnait à Bir-Hakeim, d'Ornano à Mourzouk, alors qu'Hitler se voyait déjà sur le Nil en felouque.

La hantise d'un avenir incertain ne m'empêchait pas de dormir comme un loir.

L'isolement était entrecoupé par deux choses : les interrogatoires (Vernehmung) avec les voyages en panier à salade passant par le Cherche-Midi et la Conciergerie avant de nous déposer rue des Saussaies. En ce qui me concerne, il y en eut peu et ils ne furent pas sauvages : en effet, grâce à mes deux hôtes à qui j'avais raconté mon équipée à Marseille et mon souhait de les accompagner dans le maquis, la Gestapo savait tout sur ces deux griefs, mais je ne leur avais pas parlé de mes activités dans le FNE. Je n'ai donc pas eu de questions à ce sujet. L'autre événement était, de temps à autre, le passage d'un aumônier militaire allemand, qui était réconfortant. Je ne me souviens plus s'il s'agissait du célèbre Abbé Stock ou de son adjoint. Le premier était en tenue ecclésiastique, semble-t-il, le deuxième en uniforme. A part cela, la nourriture était infâme, l'air confiné et le temps long.

Ma pauvre mère venait une fois par mois de Bar-le-Duc apporter deux valises, l'une pour ma sœur, l'autre pour moi, contenant du linge propre et quelques victuailles. Cela permettait quelques échanges de messages en profitant d'un moment d'inattention des gardiens. Je me souviens que l'abondante chevelure brune de ma mère était devenue blanche en 1945.

Compiègne

Après cinq mois, ce fut la gare du Nord, puis Compiègne, Royallieu. Je me souviens du regard étonné des voyageurs à la gare du Nord en voyant notre cohorte.

Après l'isolement de Fresnes et avant l'horreur concentrationnaire, j'en conserve un bon souvenir. Tout d'abord l'air et le soleil à profusion (nous sommes au mois d'août 1943). Ensuite les contacts avec les autres, qui arrivaient de toutes les prisons de France. Une sorte de vie sociale s'organisait, avec les conférences du Bâtonnier

Henri Teitgen, les exercices spirituels du Père Georges Stenger. Evidemment, la nourriture était insuffisante et il fallait se battre contre la vermine. Certains jouaient au foot. Le seul travail était la corvée de pommes de terre.

Les détenus provenaient des quatre coins du pays et appartenaient à toutes les catégories sociales : de l'aristocrate au Bat d'Af, à tous les âges, de l'étudiant à l'ancien combattant 14-18. Parmi les jeunes, beaucoup avaient été arrêtés à la frontière espagnole. Nous échangions nos impressions : Pyrénées contre Marseille ! Ce camp, considéré comme un Frontstalag était gardé par la Wehrmacht (plutôt des gens d'un certain âge).

Certains ont décrit Royallieu comme un « camp de la mort lente » ; cela est très exagéré, c'en était plutôt l'antichambre.

Un soir de septembre, lors de l'appel, le départ pour l'Allemagne fut annoncé à un millier de détenus. Une action psychologique fut entreprise auprès d'eux par des officiers allemands : « Vous allez partir demain ! Vous serez beaucoup mieux qu'ici ! Vous travaillerez ! Vous serez payés ! »... Il s'agissait d'éviter les évasions, bien sûr !

Le matin du 17 septembre, le millier qui avait été rassemblé pour la nuit dans une enceinte spéciale, fut fouillé, chacun recevant une boule de pain, un saucisson et une couverture. La colonne se dirigea à pied vers la gare de Compiègne sous les regards apitoyés des habitants, qui étaient invités à fermer leurs fenêtres.

Le train – 17 septembre 1943

Un train nous attendait : wagons à bestiaux garnis de paille et d'une tinette. De temps à autre, intercalé, un wagon de gardiens (SS ou SD). Quarante par wagon. Les portes fermées. Deux lucarnes ouvertes mais garnies de barbelés. Le convoi ne tarda pas à s'ébranler vers l'Est.

Malgré la fouille, certains avaient réussi à conserver des objets tels que couteaux, lames de scie... On dit même que parfois des cheminots de Résistance-Fer glissaient des outils sous la paille.

Quelques occupants du wagon en bois dans lequel je me trouvais commencèrent à entailler la paroi arrière du wagon et la discussion s'engagea entre partisans et adversaires de l'évasion. Une liste de volontaires fut établie : bien entendu j'en faisais partie. Il fut

convenu d'attendre la tombée de la nuit.

Un peu plus tard, le train s'arrêta et nous entendîmes des cris et des coups de feu. Les occupants de l'un des wagons s'étant aperçus que la frontière approchait (puisque la Moselle avait été, comme l'Alsace, purement et simplement annexée au Grand Reich), avaient décidé de sauter en France, sans attendre la nuit.

Les gardiens nous ordonnèrent de nous déshabiller complètement et de tout abandonner dans notre wagon. Ils nous en firent descendre brutalement, puis, ayant vérifié l'état de chaque wagon, ils nous firent remonter nus dans les wagons intacts, à cent par wagon et refermèrent portes et volets.

Nous étions à proximité d'une petite gare : j'aperçus la pancarte « NEUBURG AN DER MOSEL ». C'était le nom germanisé de NOVEANT. Beaucoup de convois ont connu le même sort au même endroit. Etait-ce voulu, pour bien montrer que c'en était fini de la France, d'une certaine civilisation. Nous avions passé la frontière d'un autre monde.

Alors commença un voyage épouvantable. A cent par wagon, il n'est pas possible de s'asseoir et encore moins de se coucher. Cent corps nus, serrés les uns contre les autres, dans un wagon fermé ; je vous laisse imaginer ce que cela peut donner. Rien à manger, rien à boire, une seule tinette par wagon... Un vent de panique commence à se lever.

Heureusement dans mon wagon, un semblant d'organisation fut mis sur pied grâce à un ou deux hommes mûrs qui réussirent à faire accepter leur autorité. C'est ainsi qu'un tour de rôle fut institué permettant à chacun de se rendre auprès des parois afin de respirer un instant l'air qui filtrait. Heureusement le wagon était en bois. Ce qui fut le plus pénible, plus que la promiscuité, la station debout, les odeurs... c'était la soif. Certains en vinrent à boire leur urine ; il paraît que le remède est pire que le mal...

Cela dura plus de vingt quatre heures et c'est à la nuit tombante le lendemain, 18 septembre 1943, que le train arriva à Weimar, capitale intellectuelle de l'Allemagne. Là, on nous fit descendre des wagons et on nous distribua à chacun un pantalon. Nous apprîmes que dans les wagons métalliques, où l'air pénétrait beaucoup moins, des scènes de folie s'étaient produites : cris, coups, morsures. Sur un millier de

voyageurs, une centaine étaient morts. Torse et pieds nus, les survivants montèrent dans des camions qui les conduisirent à Buchenwald.

Buchenwald

J'ai le souvenir de ce court voyage en camion, tandis que certains de mes camarades affirment qu'ils ont fait le chemin à pied... Cela donne une idée de la fragilité de certains témoignages. A moins que le nombre de camions n'ait pas été suffisant et que certains aient dû faire le parcours à pied... En tout cas, à l'époque, une voie ferrée était en cours de construction entre Weimar et Buchenwald, par les soins des déportés bien entendu.

Quoiqu'il en soit, dans la nuit, nous arrivons à l'entrée monumentale du camp, éclairée à giorno. J'y vois deux inscriptions : JEDEM DAS SEINE en lettres de fer forgé dans la porte d'accès et, plus haut sur le fronton : RECHT ODER UNRECHT MEIN VATERLAND, c'est-à-dire : « Qu'elle ait raison ou tort, ma Patrie ». Immédiatement ces deux devises me plaisent. Chacun son dû ! Oui, après tout, je l'ai bien cherché ! Quant à ma Patrie, elle est là, prônée en quelque sorte par les SS. Nous sommes comptés à coups de gummi et notre colonne traverse l'immense place d'appel, déserte à cette heure, en direction de l'Effektenkammer. Nous passons devant un bâtiment muni d'une grosse cheminée. Toujours optimiste, je dis à mes voisins : « En tout cas, il y a une boulangerie... » C'était le crématoire ! Puis nous entrons dans une grande salle où

nous sommes totalement rasés, puis désinfectés en plongeant dans un grand bac de crézil, tête comprise. Ensuite, c'était la douche bienfaisante. Quelle volupté de se laver, et, surtout, de boire.

Puis on passe à l'habillement. Il n'y avait plus assez de vêtements rayés ; alors on recevait des vêtements dépareillés et ornés de bandes de peinture rouge. Plus tard, pour l'hiver, nous reçumes des manteaux de fibranne rayés bleu et blanc. On nous remet des triangles rouges marqués d'un F noir et deux bandes de tissu blanc ornées d'un numéro matricule : 21189 en ce qui me concerne. On nous conduit ensuite dans les immenses baraquas du petit camp où nous sommes entassés. Le lendemain matin un SS nous rassemble : « Vous Français, vous êtes tous des dilettantes. Ici, on n'a pas besoin de dilettantes. Ici, vous allez tous crever ».

Tous les jours, on nous emmène à la carrière, d'où nous rapportons sur l'épaule un bloc de pierre. L'astuce consiste autant que possible à en choisir une pas trop petite, pour ne pas provoquer la colère du Kapo, et pas trop grosse, pour ne pas succomber sous son poids. Nous commençons à comprendre dans quel enfer nous sommes parvenus, dans un monde hors de toutes normes.

Il y avait un lieu, encore plus hors normes, c'était les latrines. Les SS et les Kapos n'y entraient pas, en raison de l'odeur qui s'en dégageait. C'est là que se tenaient les conciliabules... et aussi les règlements de comptes. J'y ai



Carmen Cuevas à l'écoute de François Perrot.

« Du lycée aux marches de la mort » (suite)

vu des Russes tuer à coups de bâton un de leurs compatriotes, sans doute un traître...

Un jour, nous sommes passés en revue pour vérifier s'il y a des circonscis parmi nous.

C'était une véritable Tour de Babel, un réservoir où on puisait de la main-d'œuvre pour les différents Kommandos. L'immense majorité du convoi des 21000 fut envoyée à Dora. Pour moi, avec une trentaine de Français et de Belges, je suis affecté à Berlstedt. C'est un petit Kommando situé à quelques kilomètres en contrebas du camp, dans la vallée.

Le petit Kommando de Berlstedt

Nous y sommes conduits à pied, encadrés par des SS et guidés par un Kapo allemand qui est accompagné d'un âne tirant une charrette.

Berlstedt est un petit village, à côté duquel se trouve un Kommando de la DEST (Deutsche Erd um Stein Werke), élément de l'empire économique des SS chargé des carrières et des briqueteries de tous les camps. Il s'agit d'une carrière d'argile destinée à alimenter une briqueterie. Jusqu'à notre arrivée, il n'y avait que des détenus allemands et slaves. Tous les Kapos et les Stubendiest sont allemands : rouges, noirs, verts. Bien entendu, les nouveaux arrivants sont affectés à la carrière. Travail très dur : pelles, pioches, wagons, aggravé par l'hiver qui approche.

Berlstedt, considéré par Kogon comme un des Kommandos les plus durs de Buchenwald, a un aspect paradoxal. En effet, sauf accident, on n'y meure pas. Si on se révèle inapte à ce travail, on est renvoyé au grand camp et alors... advienne que pourra.

C'est ainsi que parmi la trentaine de 21000, tout un groupe est renvoyé, au bout de quelques semaines, au camp dont, je crois, aucun n'est rentré en 1945. Parmi eux, trois artistes, membres de la jet-set parisienne d'avant-guerre. François Francen, Hugues Lambert et Blondeau. Ce dernier, en prenant congé, nous dit : « Je ne vous donne pas mon adresse, vous verrez mon nom sur les colonnes Morris ».

Quant à Hugues Lambert, il avait été arrêté pendant le tournage d'un film dans lequel il jouait le rôle de Mermoz... François Francen, enfin, était le fils de Marie Marquet et de Firmin Gémier et il avait été adopté par Victor Francen. Il avait été arrêté dans les Pyrénées, alors qu'il tentait de gagner les FFL pour racheter la conduite de sa mère.

Parmi ceux qui tiennent le coup et restèrent à Berlstedt jusqu'en avril 1945, il y avait deux jeunes Francs-Comtois, Marcel Perrin et Auguste Vercey, tous deux membres d'un réseau Buckmaster dans le Jura, avec lesquels je formai un petit groupe étroitement solidaire jusqu'à la fin.

Dans l'ensemble, les nouveaux arrivants ne sont pas très bien accueillis. Ils ne sont évidemment pas aimés par les Allemands ; les Tchèques leur reprochent Munich, les Polonais la drôle de guerre qui les a laissés seuls face aux Allemands, même si la guerre avait été déclarée pour leur venir en aide. De plus, tous les envient, les jaloussent : ils ont le plus beau pays, les plus jolies femmes, la meilleure gastronomie. Ils sont considérés comme des privilégiés et, je pense, comme des gens qui ne sont pas à la hauteur de leurs privilégiés. Ils sont donc accueillis avec de sérieuses réserves. Il y a certes des exceptions : un journaliste de la radio polonaise, un vieil Allemand de Franconie et un aristocrate allemand, tous francophones. Petit à petit, ceux qui ont montré qu'ils s'adaptaient sont mieux admis.

Et la vie, plutôt la survie, s'organise. **Il faut s'adapter.** Mais comment s'adapter à cet enfer incroyable ? Sans être atteints par le syndrome du survivant, nous pouvons nous poser la question du pourquoi et du comment de notre survie. La solution reposait sans doute sur une sorte de trépied : le moral, le physique et le hasard. **Le moral** était sans doute l'atout principal. A quoi tenait-il ? A beaucoup de choses ! un état d'esprit davantage tourné vers l'optimisme que vers le pessimisme (c'est facile à dire !). Une foi dans quelque chose qui dépasse l'individu. Une étroite solidarité avec quelques camarades partageant les mêmes affinités, faisant partie d'une

solidarité plus large entre citoyens d'un même pays. Un courage personnel conduisant à conserver sa dignité dans ce monde inhumain. Une volonté de surmonter la peur en tentant de ne pas être emporté par elle. Rester maître de soi tout en étant apparemment soumis au système. S'abstraire du contexte par la pensée, tout en restant bien présent en actes nécessaires mais si possible dosés. Je me demande s'il n'y fallait pas une sorte de dédoublement de la personnalité, mais volontaire, contrôlé.

Il fallait aussi une certaine dose d'humour ainsi que l'espérance chère à Péguy. Je voudrais citer un texte de Rainer-Maria Rilke (dans Lettres à un jeune poète) : « *Et quand même vous seriez dans une prison dont les murs ne laisseraient rien percevoir à vos sens des bruits du monde, n'auriez-vous pas alors toujours à votre disposition votre enfance, sa richesse royale et précieuse, ce trésor des souvenirs ?* ». J'ajouterais qu'outre le trésor avéré des souvenirs, il y avait aussi le trésor incertain de l'avenir. Voilà pour le moral ! Quant au **physique**, il est bien évident qu'il valait mieux avoir été doté par ses parents d'une constitution solide... et, ajouterai-je, d'une éducation spartiate.

En ce qui concerne le **hasard**, il a joué également, comme dans toute vie, même normale, son rôle.

C'est ainsi qu'au bout d'une année passée dans les conditions rigoureuses de la carrière, qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il fasse très chaud, une **sorte** de miracle se produisit. Il y avait, annexé à la briqueterie, un atelier de céramique destiné à fabriquer des vases destinés aux autorités nazies, des urnes funéraires, destinées aux tués de la Waffen SS et des candélabres remis aux nouveaux SS (Candélabre Musée Besançon).

Fin 1944, les pertes s'accumulent sur le front russe, il fallut augmenter la fabrication d'urnes funéraires, donc augmenter le nombre des fabricants. C'est là que le destin se manifesta. Je fus désigné, avec mes deux compatriotes francs-comtois, ainsi que deux Belges. Ce qui fait que nous avons passé l'hiver au chaud, ce qui nous a peut-être sauvé la vie.

En plus, cette *Keramik Abteilung* était aux mains des *Bibelforscher*, y compris le Vorarbeiter. Ils étaient enfermés depuis dix ans et étaient des exceptions de gentillesse dans cet uni-

vers brutal. Cela nous amusait de fabriquer des objets sans intérêt militaire, et malgré tout nous sabotions de temps en temps pour le plaisir.

Avril 1945 – Marche de la mort

Arrive le mois d'avril 1945.

Le Kommando de Berlstedt regagne le grand camp. C'est alors la tragédie des évacuations.

Nous partons le 6 avril par la voie ferrée, dans des wagons de marchandises ouverts, des minéraliers, serrés les uns contre les autres, debout. Pratiquement rien à manger et à boire. Notre train part vers l'Est. Lors des alertes aériennes, il s'arrête. Les SS se cachent sous les wagons. C'est le monde à l'envers : les surhommes sous les sous-hommes ! Nous traversons Chemnitz complètement ravagée. Nous nous disons : « Nous allons sans doute crever, mais nous ne serons pas seuls ! ».

Bientôt, réalisant que nous allons à la rencontre de l'Armée Rouge, les SS décident de prendre la direction du sud. Nous passons à Karlsbad et Marienbad, que le cinéma n'a pas encore rendu célèbre. Puis nous atteignons la petite gare de Tachov, Tachau en allemand, nous sommes dans le pays des Sudètes. Les SS nous disent : « nous allons continuer à pied ! Que ceux qui ne peuvent plus marcher se mettent de côté ». Avec mes deux francs-comtois nous décidons, bien que nos chevilles aient été très enflées, de marcher. Bien nous en a pris. Les malheureux qui ont préféré s'arrêter sont ensevelis sous un énorme tumulus où je suis allé plusieurs fois leur rendre hommage.

Notre longue colonne se dirige vers l'Ouest. Il faut franchir les montagnes du quadrilatère de Bohême par des petits chemins de campagne. Nous traversons de rares villages. Dans l'un d'eux des enfants nous jettent des pierres. Très vite des camarades épuisés commencent à s'arrêter ou à tomber. Ils reçoivent immédiatement une balle dans la tête. Tout au long de la colonne des coups de feu retentissent. C'est une véritable boucherie au fil des kilomètres. La nuit nous couchons au bord de la route, nous buvons l'eau des fossés et mangeons des pissenlits. La marche devient hallucinante. On dort en marchant... ou on marche en dormant.

Cela dura trois jours.

Le soir du troisième jour, à la nuit tombante, nous arrivons dans un grand bâtiment, où les SS nous poussent en criant dans une sorte de pénombre ; les chiens aboient. Vision d'apocalypse ! Nous pensons qu'il s'agit d'une sorte d'abattoir. Nous sommes dans l'atelier Messerschnitt (2004) de Flossenbürg.

Une fois que nous sommes tous entrés, le calme s'établit et, éreintés, nous nous écroulons sur le sol en béton parmi quelques carlingues inachevées. Le lendemain nous sommes repartis dans les baraquas du camp, déjà remplies par de nombreuses arrivées de Kommandos extérieurs. Les nouveaux venus que nous sommes s'installent par terre sous les châlits. Nous recevons la nourriture du camp, où plus personne ne travaille.

Un beau jour des drapeaux blancs apparaissent sur les miradors. Fausse joie ! Ils disparaissent peu après. Et le 20 mars, nous reprenons la route vers le sud cette fois, vers un hypothétique réduit alpin ! Le même scénario se répète : tout au long de la route nous semons des cadavres, la tête éclatée.

Je ne dispose pas de statistiques sur les pertes entre Buchenwald et Flos-

senbürg, c'est-à-dire au cours de la première marche de la mort. Mais, en ce qui concerne la deuxième, ce sont 7 000 morts sur 15 000 partants en trois jours. A comparer avec zéro mort lors de la prétendue libération de Buchenwald par les détenus. Le 23 mars nous étions rejoints sur la route par un détachement blindé de l'armée Patton.

Parfois, me penchant sur ce passé, soixante ans après, je cultive le paradoxe en pensant que si mes tentatives de me battre les armes à la main, dans les FFL ou dans un maquis avaient réussi, j'aurais peut-être été tué au combat, alors que j'ai survécu aux horreurs de l'univers concentrationnaire... et que j'ai encore pu servir la France pendant des décennies, en conservant aujourd'hui encore l'illusion d'être encore utile à quelque chose.

La destinée en a décidé ainsi !

Applaudissements nourris

Après avoir chaleureusement remercié le conférencier, la présidente rappelle que des cars nous attendent pour nous conduire au ravivage de la flamme sous l'Arc de Triomphe.

CHRONIQUE DES LIVRES

« Neuf filles jeunes qui ne voulaient pas mourir » *

Toujours intéressée par l'histoire des Kommandos de femmes administrés par Buchenwald, j'ai lu avec un vif plaisir le court récit d'une de nos compagnes de Schönfeld, Suzanne Maudet. Réservé à la lecture de sa seule famille et de quelques amis, son manuscrit daté de son retour en France sort enfin de l'oubli, il est fort heureusement publié aujourd'hui.

Ce témoignage aurait mérité de paraître il y a fort longtemps dans la rubrique ouverte de *Voix et Visages* sous le titre « Nos libérations ».

– Le 14 avril 1945, avec toutes ses compagnes de Kommando, Suzanne est contrainte à une marche forcée à travers une région de l'Allemagne où se déroulent de très durs combats.

Avec précision, elle évoque les terribles parcours, dernier tourment infligé aux déportés jetés sur la route en d'interminables colonnes. Mais l'auteur s'évade de sa colonne avec huit amies et tente de rejoindre le front ouest où combattent les troupes américaines.

– Neuf filles, jeunes certes, mais extraordinairement courageuses, soudées malgré leurs différences, vont franchir les obstacles les plus stupéfiants.

Nous partageons leurs peines, leurs espoirs, leurs souffrances nous émeulent, elles nous étonnent par leur audace et leur ténacité.

L'humour n'est pas absent de ce récit qui mérite d'avoir une place parmi les récompenses que nous remettons aux lauréats du concours de la Résistance et de la Déportation.

Jacqueline Fleury

* « Neuf filles jeunes qui ne voulaient pas mourir », de Suzanne Maudet, Editions Arléa, 2004, 16 €.

*Bad Gandersheim Autopsie d'un Kommando de Buchenwald **

Sous la forme d'une publication grand format et en 174 pages, le petit Kommando de Gandersheim (dont quasi personne n'aurait entendu parler sans le livre mondialement connu de Robert Antelme, *L'espèce humaine* (1) est étudié de manière remarquablement approfondie : une véritable autopsie, comme écrivent les auteurs qui ont mené les recherches pendant des années. Les auteurs, ce sont Paul Le Goupil, ancien déporté d'Auschwitz, Buchenwald et Langerstein et Pierre et Gigi Texier neveux d'un ancien déporté de Gandersheim intrigués par le silence obstiné de leur oncle sur sa captivité.

Ce Kommando n'était formé que de quelques centaines d'hommes qui travaillaient à l'assemblage et à la construction de certaines pièces d'avion pour les usines Heinkel. Comme toujours, dans ces petits Kommandos où on ne pouvait pas se perdre dans la masse, la cruauté des conditions de vie atteignait son comble au moment de la construction du camp par les détenus eux-mêmes ; mais elle se maintenait aussi en permanence du fait que tous les petits postes étaient occupés par des droits communs redoutables. Le pire arriva au moment des marches de la mort, avec l'assassinat des malades au moment du départ et les assassinats lors du parcours invraisemblable en zigzag des malheureux évacués, talonnés par les troupes américaines.

Les auteurs ont retrouvé des traces de la plupart des destins individuels et ont reconstitués les listes de *tous* les détenus, Français, Polonais, Italiens, Allemands, Russes, etc. Avec des photos, des plans, des croquis, ce document sur Bad Gandersheim est d'une rare qualité.

Anise Postel-Vinay

(1) On peut se procurer cet ouvrage chez M. Paul Le Goupil, 19 rue du Marais, 50760 Valcanville, ou chez M. et Mme Texier, 7 résidence d'Estienne d'Orves, 4 av. Charles de Gaulle, 78230 Le Pecq (20 € frais de port incl.).

* Gallimard, 1978.

Un parcours original Rencontres au fort de Romainville



Lancé de tracts !

Le 8 mai 2004 on célébra le soixantième anniversaire de la libération du fort de Romainville, les enfants des écoles étant en vacances en août.

Le 8 mai donc, c'est une belle date, sous une pluie drue et continue les élèves de onze classes de troisième de la Seine-Saint-Denis ont tenu bon et présenté un spectacle, dans le fort de Romainville, spectacle qu'ils préparaient depuis le mois de septembre. Ils venaient de Noisy-le-Sec, de Romainville, des Lilas, du Pré-Saint-Gervais.

Lignes de vie, dont la scénographie a été imaginée par Maryvonne Vénard et la musique par Michel Bertier sur des paroles de collégiens, comprenait onze stations sur un parcours à l'intérieur du fort. La symbolique a pu paraître obscure, probablement à cause du ciel, mais les concepteurs, Mme Vénard avec Antonio Iglesias, interrogés, ont répondu avec enthousiasme et précision à mes questions. Voici quelques extraits de leurs propos.

Leur éthique justifiant le titre : « plutôt tracer des lignes, les lignes n'ont pas d'origine, et poussent par le milieu [...] on est toujours au milieu de quelque chose, comme l'herbe. Plus on prend le monde là où il est, plus on a de chance de le changer ».

Suivre les lignes du programme scolaire : les « troisième » travaillent sur la biographie et la poésie engagée, l'histoire traite de la Seconde guerre mondiale, les professeurs de français et d'histoire sont concernés, ceux d'espagnol et d'allemand pour les résistants espagnols et allemands, ceux d'anglais bien sûr pour les Anglais en guerre, la résistance à Londres, les émissions de la BBC et ses messages, ceux de mathématique pour réfléchir à partir de statistiques « coût de la guerre en vie humaine, en nourriture, en armement... », je cite), même les enseignants en musique sont sollicités et ceux en technologie pour la fabrication de tracts et de journaux.

Ce projet multidisciplinaire paraît trop beau ! mais il a été mis en place et



Devant les casemates, simulations de tombes pour identifier les femmes en transit vers Ravensbrück.

développé par la *Compagnie de La Pierre Noire*, dont le siège est à Troyes, et ses intermittents, grâce aux enseignants bien sûr mais aussi avec l'appui des communes et des collectivités locales, de la région Ile-de-France et de plusieurs ministères.

Les militaires, propriétaires du fort, ont ouvert les portes, la Télévision française a donné accès à sa gigantesque antenne qui domine l'enceinte. Collégiens avec des parents, enseignants, élus ont pu entrer dans les casemates maintenant grillagées, où subsistent des inscriptions gravées, peut-être, par des condamnés qui y furent enfermés avant d'être fusillés au Mont Valérien.

Ce jour fut le début d'une initiation qui mena les élèves à parcourir les rues de leur commune en quête des plaques de celles qui portent le nom de résistants tombés près de chez eux. Etude de leur biographie, des combats de la libération...

Recueil de tracts, de journaux clandestins, de messages radiophoniques. Les élèves ont été amenés à imaginer leurs propres messages énigmatiques ou poétiques, à les fabriquer même avec des caractères typographiques en plomb, comme à l'époque.

Ce 8 mai, les fortes portes s'ouvrent, la barrière se lève, le public pénètre dans le fort : des parents, beaucoup de condisciples des jeunes acteurs. Premier arrêt pour un groupe d'ombres

vêtues de blanc qui écrivent sur des murs de drap ; des tracts, plus loin, jaillissent d'un jeune suspendu à une corde (je croyais à tort à une tentative d'évasion !), des copies de lettres de fusillés accrochées aux grilles des casemates se brouillent sous la pluie. Des stèles provisoires devaient porter les noms des milliers de femmes passées par Romainville avant d'être déportées vers Ravensbrück (c'est là, la seule évocation des femmes internées). Dernière étape : le déroulement de larges bandes bleues, blanches puis rouges revêt des pentes herbues des fortifications, les drapant d'un immense drapeau tricolore, accompagné d'une Marseillaise reprise par tous. Ainsi s'achève cette quête de compréhension et de souvenirs sur le thème de la résistance.

Cette réalisation a visiblement apporté aux quelque 300 élèves qui y ont participé un vrai savoir de cette histoire si présente de 60 ans passés. Ainsi fut perçu concrètement ce que fut la vie, les difficultés, les engagements, les passions de ceux qui les avaient précédés dans leurs lieux familiers. Ils sont maintenant soudés, me semble-t-il, par cette œuvre collective et imprégnés probablement du désir d'en savoir encore plus.

Merci à eux et à tous ceux qui les ont guidés.

Denise Vernay



Dernière étape, surmonté par l'antenne le drapeau déroulé sur le mur d'enceinte.
Au pied : des collégiens et le chœur.

RECHERCHES

Sur le Réseau « Georges France » et sur notre camarade Mme Louis

Ecrire à :

Mme Liliane Gesson, 20, rue du Transval, 75020 Paris
ou à l'ADIR.



Mme Jacqueline Leitman, 32, rue Faidherbe, 75011 Paris

Tél. 01 43 73 03 15

e-mail : baline3@wanadoo.fr

demande aux anciennes de Fussbach de bien vouloir la contacter. Merci.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Christiane Rème a le grand plaisir d'annoncer la naissance de ses 11^e, 12^e et 13^e arrière petits-enfants :

Ambroise chez Bertrand et Violaine Gamrowski.

Pauline et Camille chez Philippe et Karine Bonvarlet.

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de faire part du décès de nos camarades :

Marie-Thérèse Boulanger, Hauteville, le 5 juillet 2003 ;

Mme Rondeau, St-Calais-du-Désert, 2004.

M. Raoul Durand, époux de notre camarade Josette Durand, Bort-les-Orgues est décédé le 6 avril 2004.

DÉCORATION

Georgette « Zette » Gomes a été nommée chevalier dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur.

Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n°s par an).

Cotisation membre : 24 €.

Cotisation membre de soutien : 48 €.

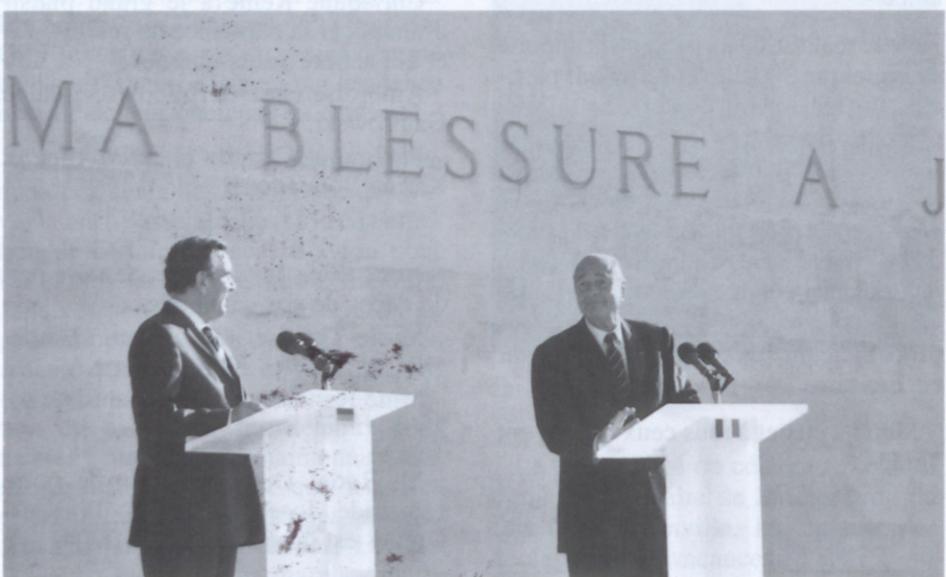
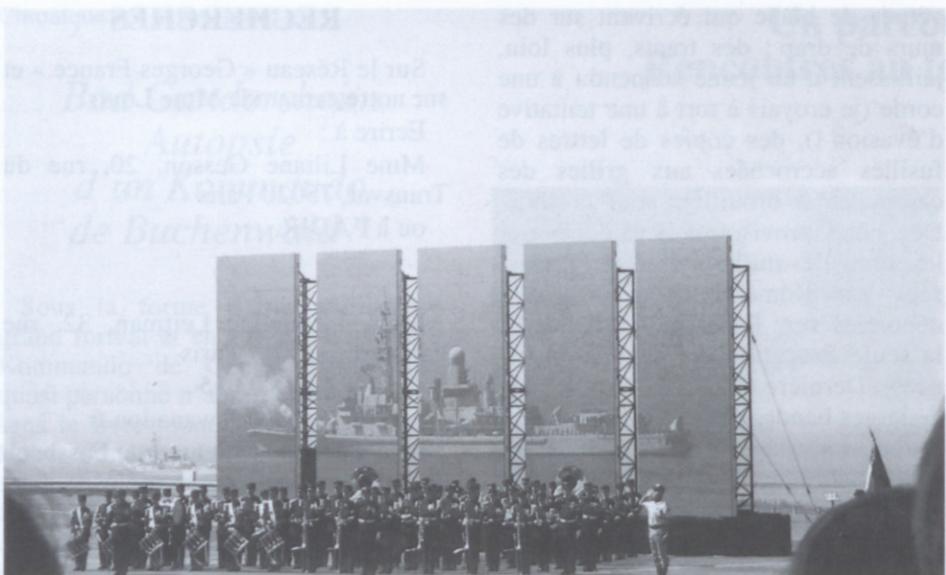
Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,
24, avenue Duquesne, 75007 Paris

Directeur-Gérant : J. FLEURY

N°d'enregistrement à la Commission paritaire : 1206 A 05914

Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 2845



Caen. Vue partielle du public. On reconnaît Michèle Agniel et Anise Postel-Vinay.

Arromanches.

*Sur les cinq grands panneaux,
projection du défilé de la marine.*

Caen.

*Inscription sur le Mémorial :
« LA DOULEUR M'A BRISÉE
LA FRATERNITÉ M'A RELEVÉE
DE MA BLESSURE A JAILLÉ
UN FLEUVE DE LIBERTÉ ».*